

LE
CURÉ LABELLÉ

(1833-1891)

PAR
J. de BAUDONCOURT



BAR-LE-DUC
MAYENNE

BAR-LE-DUC
IMPRIMERIE DE L'ŒUVRE DE S.-PAUL
36, rue de la Banque, 36

1892



Le curé Labelle (1833-1891)

Jacques de Baudoncourt



Imprimerie de l'œuvre de S. Paul, Bar-le-Duc, 1892

Exporté de Wikisource le 15/05/2017

LE
CURÉ LABELLE
(1833-1891)

PAR
J. de BAUDONCOURT

BAR-LE-DUC
IMPRIMERIE DE L'ŒUVRE DE S.-PAUL
36, rue de la Banque, 36

1892

Il n'y a certainement pas cinquante ans que les Français soupçonnent l'existence d'hommes remarquables de l'autre côté de l'océan. Nous ne connaissions en Amérique que Washington, Bolivar et quelques autres notoriétés plus ou moins politiques. Nous regardions les Canadiens comme très malheureux d'habiter un pays froid, de vivre sous la domination des Anglais. Il a fallu que des faits éclatants vinssent nous ouvrir les yeux et nous apprendre que dans ces races nouvelles et entreprenantes, il se trouve de vrais génies, de grands patriotes, d'admirables prêtres et d'illustres soldats.

La petite colonie « des arpents de neige », ridiculisée par Voltaire et cédée par la France en 1763, nous apparaît cent vingt ans plus tard sous la forme d'une immense confédération, marchant à la conquête du nord américain. Depuis dix ans, une multitude de livres, de journaux et de revues nous ont redit les efforts des vaillants qui, sous les plis du drapeau britannique, ont su conserver la foi, les coutumes, le langage et l'amour de l'ancienne France.

Découverte plus étonnante encore ! en remontant à la source de cette prodigieuse vitalité des colons français abandonnés par la mère-patrie, on a reconnu que ce petit peuple n'avait pu être vaincu et dompté par l'Angleterre. Si ces soixante mille laboureurs et artisans du siècle dernier se sont maintenus envers et contre tout, c'est qu'ils ont été conduits et dirigés par leurs prêtres. Ils sont restés Français, parce qu'ils sont demeurés catholiques, et c'est à leur clergé qu'ils doivent l'énergie et la persévérance victorieuse dont ils ont fait preuve.

Les Français d'Amérique aiment et respectent leurs pasteurs, et tandis que, dans la mère-patrie, le prêtre est traité

quelquefois en paria, presque toujours en suspect, rigoureusement exclu des affaires publiques et confiné dans son église, dans toutes les terres de domination canadienne le clergé est au meilleur rang des citoyens, le peuple n'hésite point à lui témoigner sa confiance en suivant sa direction et ses avis.

C'est l'histoire d'un prêtre et de son influence sur la colonisation chrétienne que nous allons exposer dans la biographie du « curé Labelle », un des types les plus curieux du missionnaire et du prêtre canadien, mort l'année dernière et qui s'était fait en France de nombreux amis.

C'est dans l'île formée par le bras gauche du fleuve Saint-Laurent, après son confluent avec l'Ottawa, en face de Montréal, qu'Antoine-François-Xavier Labelle vit le jour (24 nov. 1833). Son père était un simple forgeron, et jamais le futur ministre n'a rougi de cette modeste origine.

L'humble artisan travaillait dans la paroisse de Sainte-Rose, au comté de Laval, et son fils reçut l'instruction primaire dans l'école de sa paroisse. Il n'avait guère que dix ans quand il parla lui-même de sa vocation à ses parents, pour lesquels il éprouvait une profonde affection : « Je voudrais bien devenir prêtre et travailler pour le bon Dieu. — Grosse affaire, répondit le père ; mais on essaiera. » Et, l'année suivante, le futur travailleur du bon Dieu entra au collège-séminaire de Sainte-Thérèse.

Au Canada, comme en Angleterre, on ne croit pas indispensable de placer les établissements d'éducation dans les villes les plus considérables. Le grand air, les grands arbres, la liberté et la solitude sont considérés comme les meilleurs

auxiliaires de l'étude, et les plus beaux collèges, séminaires, académies ou grands établissements d'instruction s'élèvent dans de simples villages, pourvu qu'ils soient à portée d'une gare de chemin de fer.

Sainte-Thérèse se trouve placé à la jonction des trois immenses artères du Saint-Laurent, de l'Ottawa, et des lignes ferrées du Grand tronc et du *Pacific Canadien*, qui permettent de communiquer avec les points les plus éloignés.

On reçoit dans cette maison une éducation classique très complète, qui s'étend des classes élémentaires jusqu'à la philosophie et la logique inclusivement.

Antoine Labelle y resta huit années consécutives, et se fit remarquer de bonne heure « par un jugement sain, une mémoire heureuse et tenace. » Bien vu des élèves à cause de son bon caractère, il en était estimé pour sa vive intelligence. La preuve, c'est qu'il fut élu président de la société grammaticale et, plus tard, vice-président de la société littéraire du collège. Bien qu'il réussît à peu près dans toutes les branches d'études, il préférait l'histoire et la philosophie. De Maistre, de Bonald et Balmès étaient ses auteurs favoris. Pourtant, il leur préférait encore les *Études* d'Auguste Nicolas, qui obtenaient alors un légitime succès. Il les savait presque par cœur et les citait avec tant de complaisance que ses camarades le désignaient sous le nom de l'illustre écrivain.

C'est à Sainte-Thérèse que Labelle eut pour condisciples ou pour élèves les hommes éminents qui soutiennent la renommée de la nouvelle France, tels que M^{gr} Lorrain, évêque de Pembroke, le R. Proulx, vice-recteur de l'Université Laval, un